

# Chronique

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **36 (1999)**

Heft 1390

PDF erstellt am: **08.08.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*  
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, [www.library.ethz.ch](http://www.library.ethz.ch)

<http://www.e-periodica.ch>

# Profil égyptien

## Invitation au voyage et au mariage.

**C'**EST EN VIDANT ma valise que je retrouve ses coordonnées. Adresse, E-mail, téléphone et fax en lettres cuivrées sur papier vergé. Ahmed est un homme organisé. Il y a un mois, nous avons partagé quatre heures de nos vies, le temps d'un vol vers l'Afrique. Communiquant à l'ancienne, sans autre média que nos voix, nous nous sommes bien entendus. À l'arrivée au Caire, nous nous sommes séparés, des promesses pleines les poches. Dans l'avion, notre conversation m'avait paru superficielle, ses propos désinvoltes et parfois renégats. Toute à mes découvertes nilotiques, je les ai vite oubliés. Je viens de rentrer et là, devant sa carte de visite, ils me reviennent, étonnamment précis. Pareils et pourtant différents.

Aéroport de Zurich. Installée dans mon airbus, sanglée serré dans mon siège couloir, *Guide Bleu* sur les genoux, je prie pour que la place d'à côté reste libre: où que je sois, les voisines bavardes et les voisins collants sont pour moi. Raté! Ahmed est en retard, essoufflé d'avoir couru dans les dédales de son transfert. Quinquagénaire, moustache et tempes argentées, costume de lin et chronographe suisse, il s'excuse, me propose galamment son hublot. Que je refuse froidement.

– *You know Cairo already?* Son anglais roule les r comme la Méditerranée les vagues. Regard franc, l'œil, une datte, le sourire, un croissant aux amandes. Radoucie, je lui avoue que c'est la première fois.

– Vous allez avoir un choc, cette ville est folle, Madame. Invivable, ingérable, corrompue, gangrenée de constructions sauvages, couverte d'ordures, douze millions d'habitants officiellement, probablement deux ou trois de plus, miséreux arrivés des campagnes, incultes, chômeurs de père en fils...

– *Les gueux* de Naguib Mahfouz, votre prix Nobel de littérature.

– Je lis très peu, malheureusement. Pas le temps. Je suis un *self made business man*, Madame. Parti de rien, j'ai commencé par laver la vaisselle dans une pizzeria à Los Angeles. Aujourd'hui, je possède trois restaurants «bio» et une entreprise de conseil en nutrition naturelle. À Panama City, en Floride.

Suit un vibrant éloge du système libéral américain. Ahmed en rajoute.

«Là-bas, si on veut, on peut», pensée positive, alimentation saine et médecine holistique en dignes successeurs de la méthode Coué. Je l'arrête, évoque dans le désordre les «loosers», la société à deux vitesses, le matérialisme, l'individualisme forcené, mais mes objections n'ébranlent nullement sa foi de converti.

– J'ai émigré en 1972, Madame, et je ne l'ai pas regretté une seconde. J'ai les deux passeports mais jamais je ne pourrais revivre en Egypte. J'y garde assez de relations, dans l'import-export notamment, pour me rendre compte de ses problèmes. Ils sont structurels, insolubles. La surpopulation, d'abord. L'incurie du système d'éducation, ensuite, l'instituteur à peine mieux payé que l'ouvrier, l'analphabétisme à 40% de taux avoué, ridicule... et puis l'immobilisme des administrations, la pléthore des fonctionnaires, le bakchich du bas en haut de l'échelle, désespérant... se battre contre des moulins,

## «Ahmed, lui, chuchote ses prières»

non merci! Il faudrait être un saint. Ou un coopérant étranger. Je remonte souvent dans le Delta, voir mes parents et les quelque vingt personnes que j'entretiens et qui dépendent entièrement de moi. Nous sommes deux millions et demi à nous être ainsi expatriés. On parle toujours du tourisme, du Canal de Suez, mais sans nous, Madame, ceux du Golfe, du Moyen Orient et d'ailleurs, sans notre apport d'au moins cinq milliards de dollars par année, une bonne partie des Egyptiens ne survivrait pas. Vous, évidemment, vous avez la sécurité sociale.

À la fois fière et mal à l'aise, je lui explique l'AVS. J'enchaîne sur l'assurance maternité, m'attarde à dessein sur l'épineux sujet du contrôle des naissances. Ahmed s'énerve. Il s'honore de n'avoir que deux enfants, garçon et fille, éduqués sans discrimination, tous deux médecins. Le récent désaveu officiel de l'excision des Egyptiennes par le recteur de l'Université d'Al Azhar nous amène à l'intégrisme islamique. Méprisant mon approche sociologique,

Ahmed m'accuse de modération coupable, s'enflamme au point de s'étouffer sur ses lasagnes végétariennes.

– Il faudrait les fusiller, Madame, les éradiquer systématiquement. Ils nous font honte, déconsidèrent la communauté des vrais croyants. On les sent monter partout. En Egypte, mon village d'origine est déjà atteint. Aux États-Unis même, ce porc de Ben Laden.

– Un bouc émissaire, plutôt, internationalement utile et apprécié.

– Peut-être. Mais pour Louxor, c'est lui, j'en mettrais ma main au feu.

Notre dînette achevée, nous nous accordons une longue pause. Quittant les fidèles d'Allah pour ceux d'Amon-Rê, j'essaie de mémoriser les apparences des Dieux transgéniques de l'Egypte ancienne. Ahmed, lui, chuchote ses prières, le torse oscillant à peine, tête baissée, mains ouvertes sur la poitrine. Émue par son extrême discrétion, je me surprends à lui envier cette affirmation sereine de son appartenance à la *Oumma*. Ces gestes identitaires de la foi, mécaniques et pourtant loin de toute momerie, il y a belle lurette que je les ai perdus.

– Me feriez-vous le plaisir d'assister au mariage de mon fils, demain en huit, à Alexandrie?

L'hôtesse vient nous verser le traditionnel rafraîchissement de fin de parcours. Ahmed étale ses photos de famille sur sa tablette.

– J'aurais préféré une cérémonie en Amérique, mais les fiancés y tenaient dur comme fer.

– L'éternel retour aux racines?

– Nous serons plus de trois cents personnes. J'enverrai quelqu'un vous chercher en voiture, vous n'aurez qu'à nous téléphoner.

J'ai menti, affirmant qu'à cette date, justement, je serais en croisière, on a crusade, sur le Nil.

– Une croisade, vraiment? Décidément, chez vous, les Occidentaux, c'est une manie.

Voilà! Mes vacances sont terminées, ma valise rangée et le mariage passé. Dommage. J'ai refusé une invitation dans laquelle je n'ai vu qu'une formule de politesse. Chaque contact noué en Egypte par la suite m'a prouvé que je m'étais trompée: elle venait bien du cœur et c'est tant pis pour moi.

Anne Rivier